

MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 33, PRINTEMPS 2014

L'école Lajoie a 100 ans



Mémoire vivante

Numéro 33
Printemps 2014

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran
Outremont (Québec)
H2V 3E6

514-286-2448

www.histoireoutremont.org

Comité de rédaction

Jean A. Savard, président de la SHO
Hélène-Andrée Bizier, rédactrice en chef
François Beaudin
Jean De Julio-Paquin

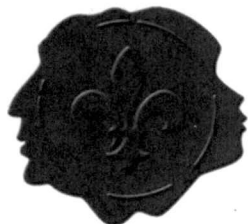
Conception graphique

Louis Perreault

Photographie de la couverture

Jean De Julio-Paquin

La Société d'histoire d'Outremont
est membre de la FSHQ et du RAQ.



Fédération
des sociétés
d'histoire
du Québec



Québec NEQ 1142261537 02-02-95
Ottawa 141330365RR001
Organisme de bienfaisance reconnu

SOMMAIRE

L'école Lajoie a 100 ans par Jean De Julio-Paquin	3
Saint-Viateur-d'Outremont L'église s'enrichit de nouvelles œuvres d'art (1921-1923), 2e partie par François Beaudin	4
Des juncos ardoisés au pied du Mont-Royal par le docteur Jean Léveillé	6
Jacqueline Cardinal raconte Cora par Hélène-Andrée Bizier	7
Nouvelles d'hier et d'aujourd'hui Un employé de tramway grièvement blessé par Carole Foisy	8

Photo en couverture

L'école Lajoie a 100 ans

Il y a 100 ans, la paroisse Sainte-Madeleine d'Outremont se donnait une école primaire doublement mixte puisque garçons et filles s'y croisaient, ainsi que les langues d'enseignement française et anglaise. Photo : Jean De Julio-Paquin.

Mémoire vivante livrée chez vous !

Mémoire vivante est publiée quatre fois par année à l'intention des membres de la Société d'histoire d'Outremont.

Pour en devenir membre et recevoir les nouvelles du passé d'Outremont, abonnez-vous !

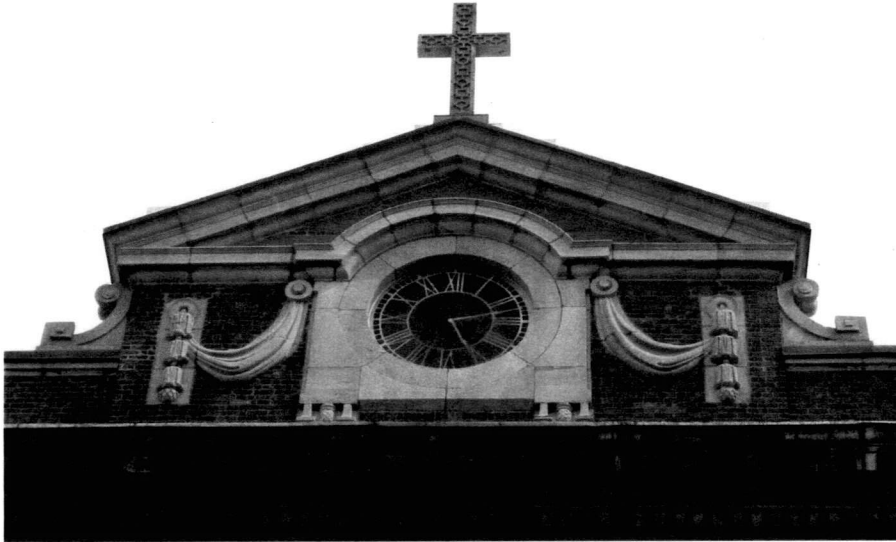
Adressez-nous vos coordonnées accompagnées d'un chèque de 20 \$.

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran Outremont (Québec) H2V 3E6

L'école Lajoie a 100 ans

par Jean De Julio-Paquin



Le fronton de l'école Lajoie est l'un des éléments architecturaux les plus intéressants de l'édifice. De facture classique, il est orné d'une imposante horloge. Photo : Jean De Julio-Paquin.

Construite en deux phases d'après les plans des architectes Dalbé Viau et Alphonse Venne, l'école Lajoie fait partie intégrante du riche patrimoine outremontais. Érigée dans la paroisse Sainte-Madeleine, sur le côté sud de l'avenue Lajoie qui accueille sa façade, l'édifice de pierre et de brique rouge occupe tout l'îlot enserré entre les avenues Champagney et Outremont. D'inspiration classique, son architecture monumentale est remarquable à plusieurs égards, notamment par sa symétrie. Son entrée principale, en arc de cercle, domine la façade et un parapet richement orné prend appui sur une corniche surbaissée en cuivre. Une imposante horloge est incrustée dans le fronton surmonté d'une croix qui la domine.

Lors de son inauguration, en 1914, l'institution était bilingue et comprenait deux écoles, une pour les filles, l'autre pour les garçons. Depuis 1998, elle relève de la commission scolaire Marguerite-Bourgeois et plus de 400 élèves y étudient. L'école porte le surnom patronymique du père Pascal Drogue dit Lajoie (1826-1919) qui fut supérieur général des Clercs de Saint-Viateur, de 1890 à 1919. À l'époque où débuta le mouvement d'urbanisation du village d'Outremont, le nom de ce religieux a également été attribué à l'avenue Lajoie. À noter que neuf odonymes de l'arrondissement actuel — dont ceux de Querbes, De l'Épée et Ducharme — rappellent la contribution de membres de la communauté des Clercs de Saint-Viateur au développement initial d'Outremont.

Des architectes réputés

Fondé en 1912, le bureau d'architectes Viau & Venne fut rapidement renommé à travers tout le Québec. Parmi les principaux bâtiments dont les plans furent tracés par les associés, on remarque l'Oratoire Saint-Joseph et son presbytère, l'hôpital du Sacré-Cœur, à Cartierville, ainsi que l'hôtel-de-ville de Lachine où Dalbé Viau occupa un siège d'échevin, de 1923 à 1925, et celui de maire, de 1925 à 1933. Le bureau Viau & Venne a également signé

l'architecture de plusieurs écoles, églises et couvents à Montréal. Par son corps central flanqué de deux pavillons, ses encadrements de fenêtre en pierre de taille et l'utilisation d'un bandeau pour souligner la corniche, l'école Lajoie constitue un bâtiment scolaire typique du début du XXe siècle.

Dans son inventaire des bâtiments d'Outremont, l'architecte Pierre-Richard Bisson décrit l'institution comme étant l'un des édifices les plus remarquables du secteur nord de l'ancienne ville. Le fait qu'elle occupe une tête d'îlot renforce, selon lui, son caractère monumental. Située à brève distance de l'école Guy-Drummond, l'école Lajoie établit un dialogue intéressant et révèle les différences de goûts des collectivités francophone et anglophone de l'époque.

Plusieurs manifestations et activités sont prévues pour souligner son centenaire. Un appel a été lancé aux élèves actuels et aux anciens, ainsi qu'aux parents et résidents d'Outremont afin qu'ils transmettent à l'école Lajoie les documents qu'ils possèdent peut-être. Ce matériau permettra de produire un ouvrage de consultation destiné à sensibiliser les étudiants au rôle de leur école comme à l'importance de l'histoire locale. On communique avec la direction de l'école Lajoie à l'adresse suivante : direction.lajoie@csmc.qc.ca.

DALBE VIAU Tél. Main 2714 **ALPHONSE VENNE**

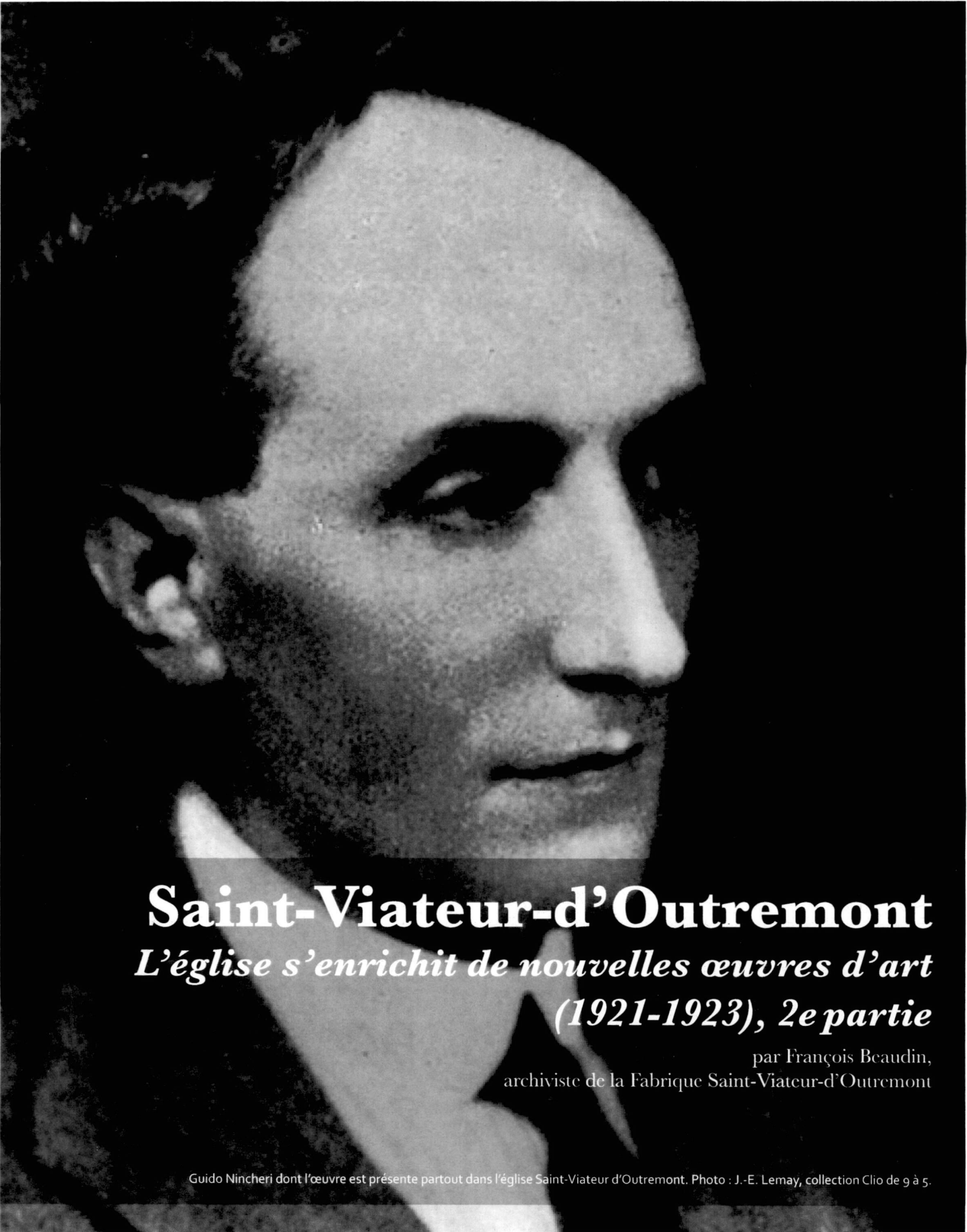
VIAU & VENNE

ARCHITECTES

76, rue Saint-Gabriel, MONTREAL

MM. VIAU & VENNE ont à leur crédit un grand nombre de constructions très importantes. En voici une liste incomplète :

EGLISES : Ste-Cécile des Trois-Rivières, St-Anselme de Montréal, St-Stanislas de Kotska de Montréal, N.-D. du Saint-Rosaire, Villeray, Montréal, St-Joseph de Bordeaux, St-Athanase, Iberville, Chelmsford, Ontario, St-Hyacinthe (restauration de la Cathédrale), Eglise des Polonais, Montréal, Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, Cathédrale de Mont-Laurier, Saint-Arsène (en collaboration), Marierville, St-Stanislas de Kotska de Montréal (reconstruction), Eglise des SS. A.A. Gardiens de Lachine (reconstruction). PRESBYTERES : Ste-Cécile des Trois-Rivières, Notre-Dame des Victoires, Parc Terminal, Montréal, St-Stanislas de Kotska de Montréal, N.-D. du Saint-Rosaire, Villeray, Montréal, Le Presbytère de l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal, St-Lambert, St-Anselme de Montréal, Evêché, Mont-Laurier, Marierville.	ECOLES et COLLEGES : Noviciat des Frères des Ecoles Chrétiennes à Laval-des-Rapides, Collège Laval à St-Vincent-de-Paul (agrandissement), Collège à Farnham, Collège à L'Épiphanie, Collège du Sacré-Cœur à Granby, Collège du Sacré-Cœur, St-Jérôme, Ecole Frontenac, rue Forsyth, Hochelaga, Académie St-Joseph, Cartierville, Ecole Baril et agrandissement, rue Stadacona, Hochelaga, Académie Laurier, rue Chamby, Hochelaga, Ecole Lajoie, rue Lajoie, Outremont Académie Desrochers, à St-Pierre-aux-Liens, Ecole Technique (en collaboration), Académie des Garçons, Ville St-Paul Externat des Filles, Ville St-Paul, Ecole Provost, à Lachine, Ecole de l'Enfant-Jésus, Boulevard St-Joseph, Montréal, Académie du Bonlevard, Boulevard St-Joseph, Montréal, Pensionnat de St-Lambert, Pensionnat des Srs. de la C.N.D. à Ste-Thérèse de Blainville, Ecole des Garçons, à St-Lambert, Académie Savaria, Lachine, Académie Piché, Lachine, Académie St-Viateur, à Joliette, (reconstruction), Ecole Beaudet, à St-Laurent, P.Q., Etc., Etc., Etc.
---	---



Saint-Viateur-d'Outremont

*L'église s'enrichit de nouvelles œuvres d'art
(1921-1923), 2^e partie*

par François Beaudin,
archiviste de la Fabrique Saint-Viateur-d'Outremont

Guido Nincheri dont l'œuvre est présente partout dans l'église Saint-Viateur d'Outremont. Photo : J.-E. Lemay, collection Clio de 9 à 5.

Dans ce texte, François Beaudin poursuit la description des œuvres venues enrichir le patrimoine religieux de l'église Saint-Viateur-d'Outremont. C'est le père Donat Richard, curé de la paroisse de 1916 à 1930, qui veilla à la réfection et à l'acquisition d'ouvrages qui font partie du trésor de la fabrique. Ce texte, comme celui que nous avons publié dans le numéro 32 de Mémoire vivante, est une invitation à visiter cette église pour mieux saisir la place et le sens de ses ornements.

1925

On remplace retables et autels mais les statues de plâtre, de Carli & Petrucci, de Montréal, font place à du mobilier en chêne, œuvre de l'ébéniste Victor Allard.

Cet artisan ne doit pas être confondu avec Roger Allard, comme H. Tessier l'a affirmé, et comme Ludger Beauregard l'a répété. Ils ont été induits en erreur par le père Richard, c.s.v. qui, dans sa chronique¹ rédigée à son retour d'un voyage en Europe, a écrit, de mémoire, «Roger+Allard», sans lever sa plume, pour identifier cet ébéniste, dont l'entreprise s'appelait «Allard & Roger».

Une petite-fille de l'ébéniste nous a expliqué que le patronyme Roger était celui du vendeur dont le grand-père maternel s'appelait Victor Allard. C'était un ébéniste de grande expérience qui dès 1890, annonçait son atelier dans l'annuaire Lovell's de Montréal. À l'époque où il exécuta la commande de la Fabrique Saint-Viateur-d'Outremont, son atelier était situé sur le côté ouest l'avenue De Lorimier, au sud de la rue Gilford, au fond de la cour d'un triplex. Il vivait au rez-de-chaussée et la famille de sa petite-fille demeurait au 3e étage.

1925

La chaire, en chêne, a également été réalisée par l'ébéniste Victor Allard.

Les sculptures en chêne sont de P. Proulx. Au sommet de l'abat-voix, on voit plusieurs anges à la trompette. Au plafond de l'abat-voix, l'Esprit-Saint est représenté sous la forme d'une colombe. Sur le pourtour de la chaire, à l'extérieur, on trouve, en face, saint Pierre et saint Paul encadrés, à gauche et à droite, par les quatre évangélistes. À la base de la cuve, sur certains écus, sont écrits les noms de diverses vertus. Sous le rebord de la cuve, plusieurs têtes d'hommes sont représentées dans le style des sculptures médiévales en pierre. Enfin, sous la cuve, on peut voir un cul-de-lampe.

1. L'autel principal au niveau du tombeau de l'autel : Dernière Cène, sculpture en chêne de J.-Olindo Gratton², inspirée de celle de Léonard de Vinci, sans en être une copie, et les autels latéraux, en chêne, sont l'œuvre de l'ébéniste Victor Allard³.

2. Carillon de 5 cloches. Maison Les fils de Paccard, Annecy, France⁴.

1926-1927

Peintures murales de la galerie du sanctuaire, par Guido Nincheri. Illustration de divers versets du «Cantique des trois jeunes gens dans la fournaise», chant de louanges au Seigneur, pour les divers éléments de sa création.

1. Deux peintures murales (fresques à sec) au dos des murs des deux autels latéraux (1922) ;

2. Autres peintures, sur toiles marouflées, sur les trois autres murs (1927).

1927

Balustrade en chêne - Dessin d'Albert Larue, architecte ; 54 statues de papes, sculptées dans le chêne par J.-Olindo Gratton. Identifiés par une plaque apposée au dos de chaque statue. Le père Richard a lui-même recherché le type de vêtement que chacun de ces papes pouvait porter à son époque.

Dans le cadre du renouveau liturgique, les portes qui fermaient l'entrée du sanctuaire ont été retirées. Six papes ont été déplacés : quatre sont conservés dans les deux crédences du sanctuaire. Deux autres ont été intégrés à deux prie-Dieu de la galerie du sanctuaire.

Dorénavant, la séquence chronologique des papes se lit ainsi :

1. Crédence à gauche du sanctuaire : saint Pierre et saint Lin, son successeur ;
2. Section de la balustrade, à gauche du sanctuaire, à partir de l'entrée du sanctuaire : de saint Anicet à Léon X ;
3. Section de la balustrade, à droite du sanctuaire, à partir de l'extrémité située près de la statue du Sacré-Cœur : de Paul III à Léon XIII ;
4. Crédence à droite du sanctuaire : Benoît XV et Pie XI ;
5. Papes intégrés à deux prie-Dieu (conservés dans la galerie du sanctuaire) : saint Alexandre 1er et saint Pie X.
6. Un crucifix, avec corpus en bronze et croix de chêne, de l'Italien Pasquale Sgandurra, acquis en 1927, et fixé sur la colonne à l'angle droit du sanctuaire (maintenant disparu)⁵.

1927-1931

Deux grands tableaux de Guido Nincheri encadrés dans les deux bras du transept.

1. Côté De L'Épée : La guérison des aveugles de Jéricho, avec à chaque extrémité, Un évangéliste et son symbole ;
2. Côté Bloomfield : Une pécheresse verse un parfum sur les pieds de Jésus, lors du dernier repas de celui-ci chez le Pharisien Simon, avec deux autres évangélistes aux extrémités.

Le long temps consacré par Guido Nincheri à la réalisation de ces œuvres s'explique par des problèmes de santé qui ont ralenti son rythme de travail et provoqué le chevauchement de certains de ses nombreux engagements.

1 Conservées aux Archives des Clercs de Saint-Viateur, maintenant démembrées à Joliette.

2 Il enseigna à plusieurs des sculpteurs qui œuvrèrent à Saint-Viateur-d'Outremont.

3 Dans les deux niches situées aux extrémités de la façade du maître-autel, on trouve deux anges sculptés. Selon le P. Gilles Héroux, c.s.v. ils auraient été réalisés par le P. Louis-Joseph Lefebvre, c.s.v., et installés en 1975. On en traitera dans un prochain article.

4 Pour plus de détails, voir : François Beaudin, «Un carillon de cinq cloches à Saint-Viateur-d'Outremont», Mémoire vivante, no 29, hiver 2013, p. 6-7.

5 On y reviendra dans le prochain article de cette série.



Junco ardoisé dégustant des grains de chardon sur une terrasse d'Outremont. Photo : Jean Léveillé.

Des juncos ardoisés au pied du Mont-Royal

par le docteur Jean Léveillé

Depuis bien des années, au printemps comme à l'automne, notre patio accueille des envolées de nomades qui s'y posent pour refaire leurs forces. Le menu de notre réputé bistro débute par les minuscules et très appréciées graines de chardon. Puis, par un petit matin frisquet d'un printemps assez timide, une bande d'agités où je reconnais quelques habitués des saisons précédentes, s'empiffrent goulûment. Le plus souvent, la saison débute avec la venue de juncos ardoisés, ces oiseaux grégaires et remuants. Ils ont revêtu, pour la circonstance, leur tenue nuptiale imitant à merveille cette pierre si tendre et feuilletée aux teintes de gris légèrement bleuté.

À Outremont, cette pierre noble recouvre encore la toiture des maisons de prestige. Grâce à l'ardoise du tableau noir, des générations de professeurs ont transmis les connaissances

qui ont fait la réputation des maisons du savoir fondées sur ce territoire privilégié. Il y a aussi ces ardoises utilisées par d'audacieux restaurateurs pour nous inciter à succomber à la tentation.

Pour me tirer de mes rêveries, ces premiers visiteurs m'invitent, de l'autre côté de la baie vitrée, à observer leur comportement. Entre deux becquetées de chardon, des poursuites endiablées se chargent de réajuster la place que chacun occupera selon un ordre hiérarchique assez complexe aux dires de leurs plus fidèles observateurs.

Un intéressant rituel

Très attachés aux territoires où ils ont été bien nourris et qui leur ont principalement permis d'élever les nombreux rejetons

du dernier été, les juncos n'aiment pas s'en éloigner. À l'automne, migrer loin vers le Sud comporte le risque, énorme, de se faire chiper le chez-soi des dernières saisons. Les plus agressifs prennent rapidement le dessus, après quoi ces dominants imposent leur volonté aux femelles, pendant que les plus vieux initient les néophytes aux règles de la vie collective.

Des femelles plus pacifiques

Mal à l'aise au sein de ces bandes belliqueuses, les femelles préfèrent s'éloigner des belligérants et se diriger vers les lieux où elles choisiront de nidifier. Depuis des générations, elles ont développé l'habitude de sélectionner des prés où poussent les longs foin qui camouflent si bien les oisillons. Bien abritées, elles adoptent une petite cavité sur le sol et c'est dans cette discrète cupule qu'elles déposent les cinq ou six œufs bleus pâle, zébrés de taches rouille et gris, qu'elles pondent généralement. Ce nid est particulièrement difficile à repérer même pour un observateur chevronné.

Malheureusement pour l'espèce, depuis quelques années, les agriculteurs ont pris goût aux récoltes plus hâtives qui perturbent le cycle qui précède l'envol. Malgré les trilles affolés des mères, malgré leurs sémaphores désespérés pratiqués en déployant les plumes de leur queue pour laisser voir les rectrices blanches, elles sont impuissantes devant l'action des machines agricoles venues faucher l'existence des jeunes juncos.

Le nombre des survivants décroît d'année en année, si bien que ces discrets messagers du printemps se font plus rares sur notre patio outremontais. Accueillons-les généreusement avant qu'ils ne fassent partie du passé d'Outremont.

Jacqueline Cardinal raconte Cora

par Hélène-Andrée Bizier

« Comment vous appelez-vous? » demande le préposé du bureau des enregistrements de raisons sociales à la jeune femme qui avait choisi un nom déjà utilisé pour désigner son nouveau restaurant. « Cora. », répond celle qui doit se décider rapidement, car elle a rendez-vous chez le notaire l'après-midi même. « Cora... répète-t-il en consultant son registre. Le nom n'est pas pris. Pourquoi pas Chez Cora? Vous pouvez y penser et revenir plus tard? » Elle aurait préféré Chez Rose, mais voyant la fille d'attente derrière elle et ne voulant pas perdre sa place, elle se résigne : « D'accord, Chez Cora ce sera! »

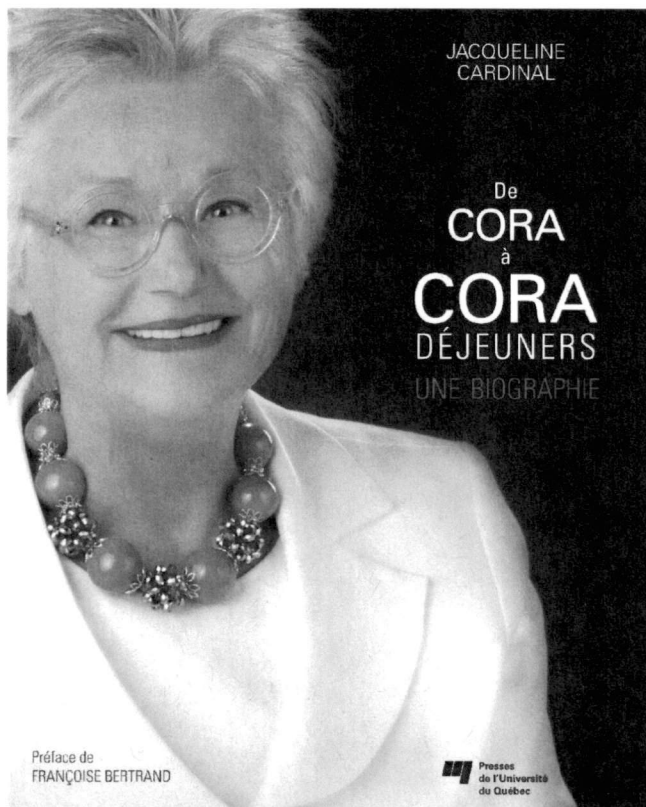
L'auteure outremontaise Jacqueline Cardinal, membre de la Société d'histoire d'Outremont, vient de faire paraître *De Cora à Cora Déjeuners*, la biographie de Cora Tsoufidou, fondatrice des célèbres restaurants Cora spécialisés dans les petits dé-

jeuners. L'anecdote racontée ici n'est qu'une des nombreuses aventures, certaines cocasses, d'autres tragiques, racontées dans ce livre. L'auteur révèle peut-être une femme d'affaire qui a créé un réseau de franchises qui compte aujourd'hui 130 établissements au Canada, mais elle montre aussi une femme, instruite, cultivée, humble et, surtout, très déterminée.

Née à Caplan en Gaspésie, la petite Cora voulait devenir écrivaine, mais la vie en décida autrement. Après 13 ans d'un mariage malheureux, elle quitte un mari violent qui retourne vivre en Grèce, son pays d'origine. Femme au foyer depuis son mariage, désormais chargée de trois adolescents, elle ne sait faire qu'une chose, cuisiner. Soutenue par son père, elle acquiert une petite cantine qu'elle revend avec profit, neuf mois plus tard. Ce maigre capital lui permet d'acheter une maisonnette où loger convenablement sa famille puis elle retourne au travail, cette fois comme gérante du soir dans un grand restaurant de Laval. Pressée de sortir sa famille de l'insécurité financière, elle multiplie les heures et s'épuise. Après une convalescence forcée, elle part en quête d'un autre petit restaurant et convainc un vieux restaurateur grec de lui vendre celui qu'il possède sur le boulevard de la Côte-Vertu. L'établissement est le premier à porter la raison sociale Chez Cora Déjeuners. Elle a 40 ans.

Cette sixième biographie de la chercheuse à HEC Montréal, renoue avec le ton direct et intimiste qui fait sa marque. On ferme le livre en méditant sur la conviction de Cora Tsoufidou selon qui il n'est jamais trop difficile ni trop tard pour qu'un être humain déterminé, homme ou femme, réussisse dans la vie. Une belle leçon d'histoire, de gestion et de leadership.

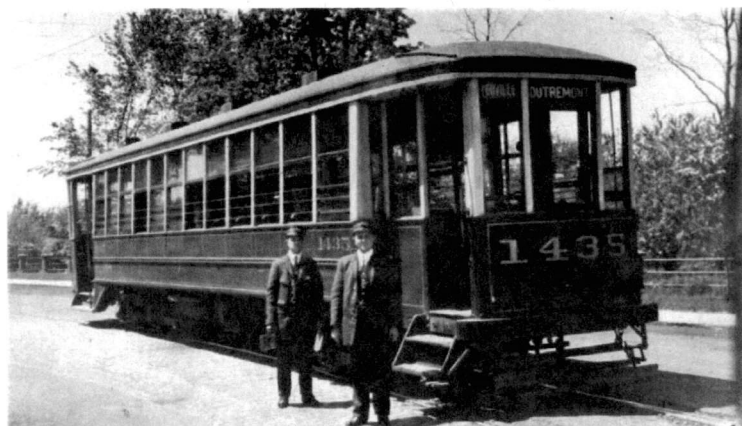
CARDINAL, Jacqueline. *De Cora à Cora Déjeuners*. Presses de l'Université du Québec, 2014, 227 pages.



Nouvelles d'hier et d'aujourd'hui

Un employé de tramway grièvement blessé

par Carole Foisy, membre du
conseil d'administration de la
Société d'histoire d'Outremont
depuis 2008



À droite sur cette photo, le conducteur de tramway Gustave Chaillot et un confrère du circuit no 29, Youville-Outremont, vers 1930. Le tramway s'élançait à partir du terminus sud-ouest, à l'angle du square d'Youville et de la rue de la Commune (près du musée de la Pointe-à-Callière), pour se diriger ensuite vers l'avenue du Parc et le chemin de la Côte Sainte-Catherine, jusqu'à l'avenue Bellingham, site du terminus nord-ouest. Ce circuit a été prolongé à quelques reprises vers l'ouest. L'autobus a remplacé le tramway au cours de l'été 1958. Photo : collection Carole Foisy.

Ma mère, Bernadette Chaillot Foisy, conservait une ancienne photographie sur carte postale représentant Gustave Chaillot, son père, posant devant le tramway dont il était le conducteur. Je lui trouvais fière allure. L'identification des terminus sud et nord « Youville-Outremont » était inscrite sur l'avant du véhicule ainsi que le numéro 1435. Quand j'examinais cette photo avec elle, ma mère se remémorait le grave accident dont mon grand-père avait été victime sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Cette tragédie avait eu lieu, selon elle, au coin de l'avenue Pagnuelo. Lorsque je me suis installée avenue Rockland, tout près du chemin de la Côte Sainte-Catherine, tout près de l'avenue Pagnuelo, cette histoire est revenue m'intriguer. J'avais envie d'en savoir plus sur ce grand-père, décédé bien avant ma naissance, ainsi que sur ce fameux accident.

Né le 23 décembre 1888, à Saint-Hilaire de Talmont, en Vendée, Gabriel-Gustave-Clément était le fils de Louis-Pierre-Aimé Chaillot et de Marie-Christine Marchandau¹. Venu vivre au Canada en 1909, il trouva bientôt un emploi de cocher-jardinier auprès de familles bien nanties.

À Ottawa, le 21 avril 1913, il épousait Marie-Anne Boudreau, une Gaspésienne de Carleton². Un mois plus tôt, il avait été embauché par la Compagnie des Tramways de Montréal³ pour devenir garde-moteur, nom alors porté par le conducteur de tramway⁴. Voulant en savoir davantage, j'ai fait appel à la Société de transport de Montréal qui accepta de faire effectuer une recherche devant m'éclairer sur la carrière de mon grand-père et sur les circonstances de l'accident.

Gustave Chaillot fut blessé sur le circuit 29, la voie Youville-Outremont qui desservait le chemin de la Côte-Sainte-Catherine en empruntant à peu près le même trajet que l'autobus 129 d'aujourd'hui⁵. L'accident survint le 3 novembre 1938, au

terminus nord-ouest de ce circuit, à l'angle de l'avenue Bellingham (aujourd'hui avenue Vincent-d'Indy) et du chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Un entrefilet, publié le lendemain dans le journal *La Presse*, évoque l'état stable, mais grave, de mon grand-père⁶. N'ayant jamais pu retourner travailler, il prit sa retraite en 1941, en invoquant une invalidité totale et permanente. Il mourut le 26 octobre 1943, peu avant d'atteindre l'âge de 55 ans⁷.

C'est ainsi que j'ai pu connaître les circonstances de l'accident subi par mon grand-père. Il avait été renversé par la voiture d'un résident de l'avenue Maplewood, pendant que, sur la chaussée, il modifiait l'aiguillage de la voie ferrée pour revenir vers le terminus sud.

Il n'est pas toujours facile de retracer le parcours de nos ancêtres, mais à la Société d'histoire d'Outremont, il se trouve des camarades prêts à soutenir nos recherches. Je tiens aussi à souligner la précieuse collaboration de Guillaume Marsan et de Catherine Boily de la Société de transport de Montréal.

1 Site ancestry.ca. Recensement de 1912, Montréal, sous-district 51, Saint-Denis.

2 Certificat de mariage de Gustave Chaillot et Marie-Anne Boudreau, Ottawa, 21 avril 1913.

3 Société de transport de Montréal (STM), détail du registre où figure la signature de Gustave Chaillot, mars 1913.

4 Information fournie par Guillaume Marsan, de la STM.

5 Circuit 29 (1905-1958) obtenu à la STM.

6 Registre de la STM. *La Presse*, « Employé de tramway grièvement blessé », 4 novembre 1938, Montréal.

7 Association mutuelle de bienfaisance de la Compagnie des Tramways de Montréal et archives familiales. Liste des membres décédés au cours de l'année fiscale se terminant le 30 avril 1944.